

Les instruments de la critique politique et sociale comme objets pour l'étude des idéologies langagières : l'exemple d'un « Atelier de désintoxication de la langue de bois »

Alice Krieg-Planque

Numéro 7, printemps 2018

Varia

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1065814ar>
DOI : <https://doi.org/10.17118/11143/14493>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions de l'Université de Sherbrooke (ÉDUS)

ISSN

2369-6761 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Krieg-Planque, A. (2018). Les instruments de la critique politique et sociale comme objets pour l'étude des idéologies langagières : l'exemple d'un « Atelier de désintoxication de la langue de bois ». *Circula*, (7), 30–50.
<https://doi.org/10.17118/11143/14493>

Résumé de l'article

Cet article montre comment les instruments de la critique politique et sociale permettent d'observer les systèmes de valeurs relatifs à la langue et aux discours. L'analyse s'appuie sur l'étude d'un « Atelier de désintoxication de la langue de bois », créé en France dans les années 2010. Ayant identifié que la « langue de bois » correspond, dans l'imaginaire linguistique des locuteurs étudiés, à des pratiques discursives négatives, nous interrogeons ce que pourraient être, par contraste, des pratiques discursives positives. L'analyse des attentes de ces locuteurs sur ce que serait cette « bonne langue » montre un attachement à l'expérience personnelle du monde social comme garante d'un « parler vrai » et une valorisation du langage comme instrument du débat contradictoire. Mais elle questionne aussi les paradoxes des idéologies langagières : en effet, les représentations linguistiques à l'oeuvre dans l'Atelier témoignent d'une certaine normativité.

© Alice Krieg-Planque, 2018



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Les instruments de la critique politique et sociale comme objets pour l'étude des idéologies langagières : l'exemple d'un « Atelier de désintoxication de la langue de bois »

Alice Krieg-Planque, Université Paris-Est Créteil
krieg-planque @ u-pec . fr

Résumé : Cet article montre comment les instruments de la critique politique et sociale permettent d'observer les systèmes de valeurs relatifs à la langue et aux discours. L'analyse s'appuie sur l'étude d'un « Atelier de désintoxication de la langue de bois », créé en France dans les années 2010. Ayant identifié que la « langue de bois » correspond, dans l'imaginaire linguistique des locuteurs étudiés, à des pratiques discursives négatives, nous interrogeons ce que pourraient être, par contraste, des pratiques discursives positives. L'analyse des attentes de ces locuteurs sur ce que serait cette « bonne langue » montre un attachement à l'expérience personnelle du monde social comme garante d'un « parler vrai » et une valorisation du langage comme instrument du débat contradictoire. Mais elle questionne aussi les paradoxes des idéologies langagières : en effet, les représentations linguistiques à l'œuvre dans l'Atelier témoignent d'une certaine normativité.

Mots-clés : critique sociale ; éducation populaire ; idéologie langagière ; métalangage ordinaire ; langue de bois

Summary: This article shows how the instruments of the political and social criticism allow to observe value systems relative to language. The analysis is based on the study of a “Detoxification workshop of doublespeak”, created in France in the 2010s by a group of popular education. Having identified that “doublespeak” (in French “langue de bois”) corresponds, in the linguistic imagination of the speakers, to negative discursive practices, we wonder about what could be, by contrast, positive discursive practices. The analysis of the expectations of these speakers about what this “good language” would be shows an attachment in the personal experience of the social word as guaranty for one “true speaking” and a valuation of the language as the instrument of the contradictory debate. But it also questions the paradoxes of linguistic ideologies: indeed, the linguistic representations.

Keywords: social criticism; popular education; linguistic ideology; ordinary metalanguage; “langue de bois” (doublespeak)

1. Introduction

Cet article vise à montrer comment les instruments de la critique politique et sociale peuvent être des objets privilégiés pour mettre en évidence les représentations linguistiques des locuteurs qui sont engagés dans cette critique. En effet, de tels instruments comportent souvent une dimension métalinguistique (par exemple à travers la dénonciation du vocabulaire de l'adversaire, ou encore le décryptage de supposés « mots piégés »). Dès lors, pour le chercheur, ces instruments incitent à analyser les idéologies langagières qui sous-tendent les jugements des militantes et des militants. Plus globalement, ils peuvent être l'occasion d'observer les systèmes de valeurs qui s'attachent aux langues et aux discours. Pour cet article¹, c'est un « Atelier de désintoxication de la langue de bois » (créé en France par un collectif d'éducation populaire), qui appuiera la démonstration et qui illustrera notre propos.

Dans une première partie, ayant rappelé combien l'activité métalinguistique est inextricablement liée au travail politique (rédaction de slogans, réflexion sur les mots à utiliser, etc.), nous soulignons que l'étude d'une telle activité est un mode d'accès aux idéologies langagières, lesquelles se forment à la croisée de savoirs profanes et de savoirs savants sur la langue et les discours. Dans une seconde partie, nous présentons l'« Atelier de désintoxication de la langue de bois » qui fait l'objet de notre analyse, en prenant soin de retracer son histoire, comme pratique de formation à la critique du langage menée par des militants dans une perspective de transformation sociale. Enfin, dans une troisième partie, nous nous attachons à mettre en évidence ce que l'Atelier entend implicitement par « langue de bois », et ce que par contraste il valorise comme pratiques langagières positives. Il apparaît alors qu'une « bonne langue » devrait, selon l'Atelier, à la fois permettre l'expression d'une expérience personnelle et directe du monde social et rendre possibles les échanges d'opinions dans un débat contradictoire. Parallèlement – les idéologies n'étant pas exemptes de paradoxes –, les représentations linguistiques identifiées dans l'Atelier manifestent une certaine normativité linguistique, l'aspiration à « appeler les choses par leur nom » rejoignant une conception orthonymique de la langue. L'imaginaire linguistique mobilisé évoque alors l'utopie d'une coïncidence entre les mots et les choses.

En définitive, l'analyse de cet « Atelier de désintoxication de la langue de bois » vient enrichir l'étude des instruments de la critique politique et sociale (ateliers de conscientisation, actions de sensibilisation, happenings militants, répertoires d'action divers, etc.) comme lieux d'élaboration et de circulation d'idéologies se rapportant à la langue et aux discours.

1. Le texte proposé ici est inédit. Il a été partiellement présenté en novembre 2017 à l'Université de Neuchâtel, lors du colloque « L'image des langues : 20 ans après », dont les actes privilégient d'autres aspects, en particulier celui de la variation linguistique (Krieg-Planque, à paraître).

2. La réflexivité langagière en contexte militant : un accès aux représentations sur la langue et sur les discours

2.1. Répertoires d'action, kits militants, genres de discours : l'activité métalinguistique au cœur du travail politique

En 1977, évoquant le travail politique sur les textes (leur rédaction, mais aussi leur lecture et leur discussion), Michel Pêcheux écrivait :

On voit immédiatement apparaître les interrogations sur le *sens de ce qui est dit ou écrit*, entraînant des propositions de rectification, clarification, simplification, etc., de sorte que, pendant l'espace d'une discussion, les militants ont l'air de fonctionner comme des spécialistes du langage : ils font des distinctions entre la forme et le fond, entre le mot et la chose, ils invoquent l'esprit du texte, ils parlent de contexte, de résonance et de connotation, à propos de l'introduction ou du retrait de tel ou tel terme ou expression, ils se réfèrent à des intentions (ce que l'on veut « faire passer ») et à des attentes (les masses « attendent » une prise de position sur tel problème, elles « comprendront » et « ne comprendront pas » telle formulation, etc.). (Pêcheux, 1977 : 246, souligné par Pêcheux).

À travers ces propos, Michel Pêcheux relève que la réflexivité langagière est inhérente à l'action politique, en particulier dans un cadre collectif et/ou militant, et plus largement dans des contextes agonistiques ou délibératifs. Rédiger un tract ou une pétition, participer à un atelier de confection de banderoles avant une manifestation de rue, se mettre d'accord sur une motion à l'issue d'une assemblée générale, choisir un hashtag fonctionnant comme mot d'ordre ou comme signe de protestation prêt à circuler sur les réseaux sociaux numériques... Toutes ces activités sont ponctuées, pour ne pas dire inextricablement tissées, de commentaires sur la langue et/ou sur le discours. En cela, elles représentent une précieuse ressource pour le linguiste qui s'intéresse aux représentations langagières.

C'est dans cette perspective que nous nous intéresserons à l'« Atelier de désintoxication de la langue de bois » créé au début des années 2010 par le collectif d'éducation populaire Le Pavé. Dans le cas d'étude qui nous occupe ici, les données analysées viennent enrichir une réflexion que nous menons sur la réflexivité langagière, et plus précisément sur le métalangage ordinaire – en particulier dans ses usages critiques, militants et/ou polémiques en contexte socio-politique – comme mode d'accès aux représentations linguistiques et aux idéologies langagières. Cette réflexion nous a déjà amenée à étudier des instruments de la critique politique et sociale diversifiés : livres politiques à dominante métadiscursive (Krieg-Planque, 2017), dictionnaires et glossaires militants (Krieg-Planque, 2012c), générateurs automatiques d'énoncés à vocation subversive (Krieg-Planque, 2015), anti-prix destinés à « récompenser » des usages supposément dévoyés du langage (Krieg-Planque, 2014), etc. Ici, c'est donc encore un autre type de matériel militant que nous étudions pour mieux comprendre les sentiments linguistiques profanes et les valeurs qui les fondent : il s'agit d'un dispositif d'éducation

populaire, que nous saisissons à travers un support pédagogique (un livret et une vidéo) destiné à accompagner l'animateur ou l'animatrice d'un « Atelier de désintoxication de la langue de bois » ou à être utilisé en autoformation.

2.2. De la linguistique populaire aux idéologies langagières : savoirs « profanes », savoirs « savants »

L'« Atelier de désintoxication de la langue de bois » nous intéressera en tant qu'il participe à une linguistique populaire, entendue au sens le plus général que proposent Bernard Colombat, Jean-Marie Fournier et Christian Puech :

[La linguistique populaire est l'ensemble des] représentations « spontanées », « naturelles » que les sujets parlants et les groupes élaborent concernant le langage, les langues, les phénomènes linguistiques, les règles de la communication. (Colombat, Fournier, Puech, 2010 : 57).

Notre intérêt pour la linguistique populaire, laquelle s'appuie tout particulièrement sur les savoirs « ordinaires » des locuteurs, s'inscrit dans le cadre plus large d'une attention portée aux idéologies langagières et/ou aux idéologies linguistiques, notions pour lesquelles nous pouvons a minima reprendre la définition proposée par Marinette Matthey (laquelle renvoie aux travaux de Kathryn Ann Woolard, Paul V. Kroskrity et Michael Silverstein) :

Par idéologie langagière, il faut entendre des croyances rationalisées à propos de la forme et de l'usage de la langue, en lien avec l'identité, l'esthétique et la morale, et qui s'appliquent par métonymie au groupe social [...] qui parle cette langue. (Matthey, 2011 : 578-579)

Les idéologies langagières se rapportent donc à la fois à des codes (langues, dialectes, patois, créoles, etc.), à leurs usages (discours en contexte et en situation, variations sociales de la langue, jargons, argots, etc.) et à leurs utilisateurs (locuteurs et locutrices).

Par ailleurs, les idéologies langagières incluent non seulement les savoirs « spontanés » de la linguistique populaire, mais aussi un vaste ensemble de savoirs plus ou moins « savants », élaborés dans des cadres plus ou moins scientifiques, éventuellement en contact avec le pouvoir politique. Par exemple, les savoirs langagiers élaborés et diffusés au niveau national en France par la Délégation Générale à la Langue Française et aux Langues de France (DGLFLF), ou, au niveau européen, dans le Cadre européen commun de référence pour les langues (CECRL) du Conseil de l'Europe, participent, de même que les savoirs élaborés et diffusés par diverses organisations dédiées aux politiques linguistiques, à la construction d'idéologies langagières.

À un autre niveau, il importe de préciser qu'il existe, sur les questions langagières comme sur toutes les autres (santé, environnement, etc.), une forte porosité entre savoirs « ordinaires » et savoirs « ex-

perts » : par exemple, les savoirs ordinaires d'un lecteur du journal quotidien français *Le Figaro* ne sont pas sans rapport avec les discours normatifs tenus sur la langue par l'Académie française. Cette considération est l'occasion de souligner, si besoin était, que les savoirs savants sur la langue, les langues et les discours ne sont pas exempts de considérations axiologiques : les jugements et appréciations langagières ne sont pas plus le fait des « locuteurs ordinaires » que des grammairiens ou d'autres locuteurs autorisés sur la langue. Ainsi, c'est à un ensemble de connaissances et de valeurs, formé dans l'entrecroisement d'autorités aux légitimités hétérogènes, que permet d'accéder l'étude de la part métalinguistique des activités politiques et sociales.

3. Travail sur le langage et éducation populaire : de la « conférence gesticulée » de Franck Lepage (Le Pavé) à l'« Atelier de désintoxication de la langue de bois » (Le Contrepied)

3.1. Les transformations d'une pratique de formation à la critique du langage : contexte et histoire

Les données analysées dans ce travail résultent d'une riche aventure collective, dont nous n'indiquons ici que les principales étapes. En 2004, Franck Lepage, personnalité charismatique issue du milieu culturel et de l'animation socio-culturelle, met en scène une sorte de spectacle autobiographique, qu'il appellera lui-même une « conférence gesticulée » (Krieg-Planque, 2012a ; Brusadelli, 2017). Au cours de cette performance d'une durée étendue (la version initiale, la plus courte, fait 2h18), Franck Lepage dénonce les évolutions contemporaines des politiques publiques culturelles et éducatives, en mêlant réflexion documentée et témoignage personnel. Il réitère cette conférence gesticulée sur la scène de différents espaces culturels et lieux associatifs ou syndicaux, sous un titre qui est stabilisé en 2007 : « Inculture(s) 1 : La Culture. “L'éducation populaire, monsieur, ils n'en ont pas voulu” Une autre histoire de la culture ». Une capture vidéo de la version de 2007 est diffusée sous forme de DVD distribué par voie militante, mais aussi par Internet sur des plateformes de partage de vidéo, ainsi que sur le site web de la structure qui en est la productrice : la coopérative d'éducation populaire Le Pavé². Sur une durée totale d'environ 140 minutes, un passage de 5 minutes concerne très précisément le discours : en jouant le rôle parodique d'un conférencier, Franck Lepage se livre à une critique des prises de parole publiques en contexte institutionnel (telles que tables rondes organisées par des élus locaux, discours d'inauguration, etc.). Il montre combien il est aisé, à partir d'un nombre très limité de mots-clés (« diagnostic partagé », « lien social », « participation », ...) de construire une prise de parole qui soit légitime du point de vue de l'organisation, bien qu'elle soit relativement indigente quant à ses contenus (bref une « parole creuse », dirait-on en français cou-

2. En mars 2007, sept personnes (Anthony Brault, Franck Lepage, Régis Leprêtre, Annaïg Mesnil, Alexia Morvan, Sylvie Tuillon-Plancke et Gaël Tanguy) co-fondent Le Pavé, une Scop (Société Coopérative Ouvrière de Production) dédiée à l'éducation populaire. Cette Scop est située sur la commune de Gahard, en Ille-et-Vilaine (région Bretagne). La Scop Le Pavé s'auto-dissout en 2014 pour donner naissance à La Trouvaille et au Contrepied (voir plus loin).

rant). Ce faisant, Franck Lepage dénonce le caractère en définitive prévisible et convenu des discours politiques et institutionnels (voir notre analyse dans Krieg-Planque, 2015 : 126-128).

La conférence gesticulée de 2007 ainsi que les suivantes, et globalement les actions entreprises par Le Pavé, sont restées relativement confidentielles, connues principalement de réseaux activistes et d'acteurs du mouvement social. En revanche, le passage de 5 minutes qui concerne le discours a fait l'objet d'une importante diffusion : l'une de ses mises en ligne sur une plateforme de partage de vidéo compte par exemple à ce jour 764 993 consultations d'internautes³. Dans l'« Atelier de désintoxication de la langue de bois » que nous étudions ici, cette brève séquence inspire directement « Le jeu du conférencier », présentée dans le livret d'animation comme une « prouesse de Franck Lepage » qui est néanmoins « à la portée de tous » : « c'est dans la facilité à inventer des phrases avec ces mots passe-partout que se situe l'intérêt de l'exercice » (Livret : 22).

Parallèlement, et dès sa prestation de 2007, Franck Lepage fait suivre sa conférence gesticulée d'une séance d'échange avec le public, au cours de laquelle il propose à chacun d'exprimer sa propre expérience langagière, en particulier en lien avec la vie professionnelle. Ainsi, explique le prospectus qui accompagne le DVD de « Inculture(s) 1 », « chacun complétera les mots du spectacle par ceux qui l'aliènent dans son travail ». Peu à peu, ce moment d'échange se transforme en séance appelée « Atelier de désintoxication de la langue de bois », qui peut aisément durer 2 ou 3 heures. Au fil du temps, cette séance d'échange s'étoffe, se stabilise dans son déroulé, et donne lieu à des documents de cadrage appelés « Guide » ou « Compte-rendu ». La mise en place progressive d'une méthode de travail à appliquer avec les participants permet à la coopérative Le Pavé de monter une véritable formation de ½ ou 1 journée, pour divers publics (membres de syndicats, adhérents de l'association Attac, etc.), et généralement financée grâce aux crédits de la formation professionnelle continue.

Ainsi, Franck Lepage est l'initiateur d'une réflexion critique sur le langage à double titre : d'une part à travers un bref passage de sa conférence gesticulée qui est très amplement relayé sur Internet, et d'autre part à travers une séance d'échange didactique avec des publics déjà sensibilisés à la contestation de l'ordre établi. Si l'« Atelier de désintoxication de la langue de bois » que nous étudions ici est historiquement dérivé de cette séance, c'est en revanche l'extrait de la conférence gesticulée, parfois présenté sur les plateformes de partage de vidéo comme un « sketch » ou comme un « one-man-show », qui a assuré la notoriété de Franck Lepage, de la coopérative Le Pavé et de ses coopérateurs.

3. Nombre de vues au 5 juin 2018 pour la version mise en ligne en 2010 sur YouTube, sous le titre « Franck Lepage : la langue de bois décryptée avec humour ! ». D'autres mises en ligne existent sous des titres divers : « Les bonnes pratiques de la langue de bois - Franck Lepage », « Franck Lepage : la langue de bois », « Franck Lepage / La langue de bois décryptée en nez rouge »...

En 2012, Franck Lepage quitte Le Pavé et crée sa propre structure (L'Ardeur), dans le cadre de laquelle il continue de produire « sa » conférence gesticulée (désormais d'une durée d'environ 4 heures), prestation dans le prolongement de laquelle il propose en complément une séance appelée « Désintoxiquer le langage », sous un format de 4 heures ou d'une journée entière⁴.

En 2014, constatant l'impossibilité à dépasser certaines difficultés internes, la coopérative Le Pavé s'auto-dissout, pour donner naissance à deux nouvelles coopératives : La Trouvaille⁵ et Le Contrepied⁶. Dans son *Texte de refondation*, Le Contrepied souligne son intention de développer « un travail de théorisation de [ses] pratiques », « et de diffusion de ces travaux sous forme d'édition vidéo ou papier, revues ou DVD ». Regrettant que les membres du Pavé ne se soient jamais donné pour priorité de produire de tels instruments, les signataires du texte précisent :

Nous entamons enfin un travail de réalisation de DVD pédagogiques sur des méthodes et postures d'éducation populaire visant à permettre, au-delà de nos formations, leur appropriation par toutes et tous, avec ou sans nous. (*Texte de refondation*, Le Contrepied, 2014)

C'est dans ce cadre qu'est édité le support pédagogique que nous analysons dans cet article, à savoir le coffret « Animer un atelier de désintoxication de la langue de bois », produit en 2016. Les données que nous étudions sont ainsi la résultante de l'émergence, de la formation, puis de la dissolution d'un collectif militant engagé en faveur de la cause de l'éducation populaire.

Il importe de souligner que cette aventure initiée par Franck Lepage et par Le Pavé n'est pas singulière dans son intention : elle s'inscrit dans la longue histoire de l'intérêt de l'éducation populaire pour une réflexion critique sur le langage, jugée nécessaire à la conscientisation et à l'émancipation (Mignon, 2007 ; Lebon et de Lescure, 2016). Des initiatives variées témoignent aujourd'hui de cette réflexivité langagière menée dans les mouvements d'éducation populaire, dans une perspective de transformation sociale : nous pouvons évoquer par exemple l'« Atelier d'auto-défense contre la domination par le langage » proposé en 2013 par la branche lilloise du mouvement d'éducation populaire Culture et Liberté (atelier animé par Jessy Cormont, membre de l'organisme de recherche-action P.H.A.R.E. pour l'Égalité), ou encore l'« Atelier novlangue : désintox anti-langue de bois » proposé depuis 2013 par le Centre Jeunes Taboo et les JOC (Jeunes Organisés et Combatifs), à Charleroi (Belgique), puis par le CEPAG (Centre d'éducation populaire André Genot), à Namur (Belgique), et animé par Émilie Jacquy.

4. Voir plus de détails sur le site de L'Ardeur : <http://www.ardeur.net/ateliers/atelier-desintoxiquer-le-langage/>

5. Située à Rennes (région Bretagne), La Trouvaille est portée notamment par Annaïg Mesnil et Alexia Morvan. Le *Texte de fondation de La Trouvaille* est disponible en ligne sur <http://la-trouvaille.org/du-pave-a-la-trouvaille/>

6. Situé à Saint-Germain-sur-Ille (région Bretagne), Le Contrepied regroupe notamment Anthony Brault, Régis Leprêtre, Sylvie Tuillon-Plancke et Gaël Tanguy. Le *Texte de refondation Le Contrepied* est disponible en ligne sur <http://www.lecontrepied.org/un-peu-d-histoire>

3.2. Le coffret « Animer un atelier de désintoxication de la langue de bois » : présentation du corpus étudié

Le coffret « Animer un atelier de désintoxication de la langue de bois », produit en 2016 par la coopérative Le Contrepied, comporte d'une part un livret de 34 pages intitulé « Le livret d'animation de désintoxication de la langue de bois », et d'autre part un film réalisé par Aurélien Blondeau d'une durée d'une heure (précisément 01.02.35), sur DVD. Dans le présent travail, nous renvoyons au livret sous la forme « Livret : page », et au film en indiquant le temps de passage (noté « Vidéo : hh.mm.ss »).

Le livret comporte cinq parties, signalées dans le « Sommaire » en quatrième de couverture : « L'atelier de désintox, qu'est-ce que c'est ? », « Atelier partie 1 : Récolter les perles de la langue de bois », « Atelier partie 2 : Jouons ! », « Atelier partie 3 : Nous sommes tous des experts ! », et « Petite bibliographie sur les mots ».

Le film, pour sa part, est divisé en onze chapitres : « Introduction », « Euphémismes », « Oxymores », « Pléonasmes », « Faux-amis », « Anglicismes », « Sigles », « Technicisateurs », « Les Think tanks », « Les jeux », et « Conclusion ». Le film fait alterner trois types de prises de vue. La vidéo comporte des extraits de plusieurs ateliers en conditions réelles, permettant de voir comment se déroulent les échanges entre l'animateur et les participants. Dans un second type de séquences, des stagiaires témoignent de leur expérience, face caméra. Cinq personnes (Corinne, Mathilde, Arnaud, Kevin, Antoine) racontent ainsi leurs motivations initiales, les exercices qu'elles ont pu faire au cours du stage, ce que leur a apporté la formation, etc. En d'autres passages, enfin, la vidéo présente, également face caméra, des extraits d'interviews de trois des co-fondateurs du Pavé. S'expriment ainsi, à plusieurs reprises dans le film : Franck Lepage (qui anime L'Ardeur au moment du tournage, mais qui apporte néanmoins sa contribution au film réalisé pour Le Contrepied), Sylvie Tuillon-Plancke (qui met en perspective la démarche de l'Atelier et ses principes), et Gaël Tanguy (qui a régulièrement animé des « Atelier de désintoxication de la langue de bois »). Le film est ponctué autant qu'illustré par quelques extraits de journaux télévisés et de discours de personnalités politiques. Une chanson ou son thème musical accompagnent, en leitmotiv, la vidéo : « Il nous ment », des Fabulous Trobadors, un groupe toulousain engagé dans les mouvements altermondialistes et dans le régionalisme occitan.

Le coffret, comme réalisation d'ensemble, fait contraster un certain professionnalisme (la réalisation du film est soignée, et l'agence de communication alternative Formes Vives apporte ses compétences à l'illustration de couverture) et un certain amateurisme (le texte du livret, imparfaitement finalisé, aurait supporté d'ultimes relectures, et il conserve des irrégularités typographiques, des incohérences rédactionnelles, etc.).

La diffusion du coffret s'effectue par les réseaux militants. Mais il est également possible de commander le coffret depuis le site web du Contrepied, pour une participation aux frais de 15 euros. Néanmoins, on remarque que le livret de 34 pages peut être intégralement téléchargé au format pdf depuis le site web du Contrepied, et que l'intégralité de la vidéo peut être visionnée depuis la

plateforme de partage de vidéo YouTube, où elle a été déposée fin 2016 par la coopérative Le Contrepied elle-même⁷. Ces mises à disposition rendent donc, de fait, le livret et le DVD accessibles à tout public, tous deux ne comportant d'ailleurs ni copyright ni numéro ISBN ni code-barres. Le matériel constitutif de l'« Atelier de désintoxication de la langue de bois » est donc réellement mis à la disposition de toutes et de tous : la perspective militante du Contrepied est fermement assurée jusque dans les modes de diffusion des instruments de la critique du langage, que chacun peut découvrir et s'approprier.

4. Si la « langue de bois » est une « mauvaise langue », qu'est-ce qu'une « bonne langue » ? Mise au jour d'une idéologie langagière

L'énergie, les compétences et les aspirations politiques investies par les militants dans la création et la mise en œuvre de l'« Atelier de désintoxication de la langue de bois » méritent l'attention du chercheur. Dans le cas présent, elles nous invitent à repérer des représentations linguistiques plus ou moins explicites, à identifier des appréciations sur la langue et sur les discours, et même, dans le cas présent, à mettre au jour une idéologie langagière. Si, comme y invite James Costa (2017), on veut parler d'« idéologie langagière », et pas uniquement de manière un peu vague d'« idée » sur la langue, les langues et les discours, il importe de considérer ce qui, dans les « idées » en question, fait système. Il faut aussi, ce faisant, garder à l'esprit qu'un système est porteur d'une certaine cohérence, mais aussi parfois de contradictions, de tensions et/ou de paradoxes. C'est en ce sens que nous proposons de montrer comment l'« Atelier de désintoxication de la langue de bois » supporte des conceptions, en partie paradoxales, sur ce que devrait être la langue dans son rapport au réel et à l'expérience du monde social.

4.1. La « langue de bois » comme « mauvaise langue » : des visées manipulatrices et des effets aliénants

De manière générale, dans une majorité de contextes, « langue de bois » est un terme qui qualifie négativement les pratiques discursives qu'il désigne (Fiala, Pineira et Sériot, 1989 ; Peeters, 2013 ; Krieg-Planque, 2018). Marquée par une axiologie négative, l'expression « langue de bois » contribue à porter des jugements sur la langue, sur ses usages et/ou sur ses utilisateurs. De même que « no-vlangue » (Krieg-Planque, 2012b) ou que « politiquement correct » (Savatovsky, 2011), « langue de bois » participe à la disqualification des discours d'autrui : on ne revendique d'ailleurs pas le fait d'avoir soi-même recours à la « langue de bois », sauf à s'en excuser et justifier.

7. « Animer un atelier de désintoxication de la langue de bois », vidéo déposée sur YouTube le 25 novembre 2016 par la Scop Le Contrepied : <https://www.youtube.com/watch?v=8oSIq5mxhv8>

Dans l'« Atelier de désintoxication de la langue de bois » que nous étudions, cette négativité va manifestement jusqu'à prendre la forme d'une « toxicité ». Plus précisément, la négativité qui s'attache à la « langue de bois » se manifeste sur deux volets (Krieg-Planque, à paraître). D'une part, la « langue de bois » apparaît comme déterminée par des visées manipulatrices. Elle serait produite pour leurrer, conçue dans l'intention de duper. Dans le livret comme dans la vidéo, les formulations exprimant la finalité (« dans le but de », « faite pour », « afin de »...) soulignent l'importance des intentions trompeuses ou manipulatrices :

(1) La langue de bois est une forme d'expression employée par les hommes politiques, les responsables d'entreprise, les technocrates, etc. dans le but de :

[...] • masquer une absence d'information précise,

[...] • cacher des objectifs réels inavouables,

[...] • imposer une idéologie ou une vision du monde. [Livret : 4]

D'autre part, la « langue de bois » est perçue à travers ses effets aliénants : elle est donnée à voir, dans l'Atelier, comme un mode d'expression qui empêche de penser par soi-même, et qui coupe le sujet de son expérience du monde social. La « langue de bois » apparaît comme un mode d'expression qui entre en contradiction tant avec le vécu personnel qu'avec l'analyse intellectuelle des situations : elle est perçue comme un mode d'expression qui opère un déni de réalité, notamment en ce qu'elle invisibilise la violence des rapports sociaux. L'un des animateurs de l'Atelier explique ainsi comment la « langue de bois » opère un cadrage de la pensée, qui impose certains points de vue et en inhibe d'autres :

(2) On ne peut pas penser son travail de la même façon si on pense qu'on travaille avec des « jeunes défavorisés » ou si on pense qu'on bosse avec des « jeunes exploités », par exemple. (...) Si on conçoit son intervention auprès d'un public en pensant qu'il est exploité par un système, déjà, il y a un exploiteur. [Gaël, en animation d'atelier, Vidéo : 12.30]

Quant aux formes prises par la « langue de bois », si l'on s'en tient à elles, on observe qu'elles constituent un ensemble vaste, et surtout très hétérogène au plan linguistique et stylistique : en effet, les concepteurs de l'Atelier estiment que peuvent relever de la « langue de bois » aussi bien des sigles, des anglicismes, des néologismes, des oxymores, des pléonasmes, des hyperboles, des euphémismes... Par-delà son éclectisme, cet ensemble attire notre attention sur l'importance du rapport au réel dans les représentations linguistiques ordinaires. Qu'il s'agisse de dire *plus* que le réel dans le cas de l'hyperbole, ou qu'il s'agisse de dire *moins* que le réel dans le cas de l'euphémisme, la question du rapport du discours au réel apparaît comme centrale dans les valeurs que permettent d'exprimer les discours sur la « langue de bois ». De fait, celle-ci constitue un espace d'expression dans les luttes contemporaines pour construire l'authenticité linguistique.

Nous venons de voir que la « langue de bois » est jugée négativement : dans les représentations des concepteurs de l'« Atelier de désintoxication de la langue de bois », elle est une « mauvaise langue ». Aussi, il importe à présent de nous interroger sur ce que pourrait être une « bonne langue » – toujours du point de vue des organisateurs de l'Atelier. Dans le matériel étudié, une telle « bonne langue » ne porte pas réellement de nom. Elle ne fait pas non plus l'objet – contrairement à la « langue de bois » – de caractérisations très explicites. C'est donc en creux qu'il faut aller chercher des traces de la « bonne langue », et en restituer la cohérence et les tensions.

4.2. La « bonne langue » comme expression d'une expérience personnelle du monde social : se réapproprier un « parler vrai »

Quelle langue les acteurs sociaux parlent-ils quand ils n'ont pas recours à la « langue de bois » ? Ou, plus exactement, quelle langue *parlaient*-ils ? Car il est manifeste que la « bonne langue » dont la « langue de bois » usurpe la place n'est pas une langue qu'il faudrait inventer ou découvrir, mais plutôt une langue dont on a perdu l'usage et qu'il faudrait retrouver.

Si l'on en croit les données étudiées, en effet, il a existé (et il pourra exister de nouveau, après « désintoxication ») une manière satisfaisante de s'exprimer : celle qui est fondée sur l'expérience personnelle du monde social. Dans le livret, et plus encore dans le film, de nombreux passages indiquent que les acteurs sociaux nomment de manière satisfaisante quand ils nomment en relation avec ce qu'ils vivent directement (et non pas lorsqu'ils délivrent « un message coupé de la réalité », selon une expression repérée plus haut).

Dans le livret, les auteurs montrent comment, en s'adonnant à la critique des anglicismes dans son activité professionnelle, un participant a pu faire ré-émerger les mots correspondant à sa propre réalité et se réapproprier son vécu. Ici, le participant raconte dans le détail comment il a vu surgir, dans son travail, le terme « rencontring », néologisme qui désigne une sorte de rencontre rapide entre collègues. Le livret commente ensuite :

(3) Voilà le genre de trouvailles sur lesquelles on tombe quand les participant-es ont la place de raconter un mot. Et, derrière ce décodage de la langue de bois, ce sont plein de réalités sociales personnelles qui vont se connecter tout au long de l'atelier. [Livret : 13]

Le film est nourri de commentaires permettant de saisir, en creux, ce qu'est une « bonne langue » : elle est une langue qui correspond à la réalité vécue, et dans laquelle les acteurs sociaux reconnaissent leurs pratiques et leur expérience du terrain. Commentant le mot « flexisécurité » comme terme de la langue de bois qui tend à faire croire que le travailleur, tout en étant « flexible », est « en sécurité », une animatrice s'indigne de la dimension contrefactuelle de ce mot :

(4) Oui mais c'est pas vrai, en fait ! D'abord on te licencie, et après tu te démerdes. [Sylvie, interview face caméra, Vidéo : 21.13]

Un stagiaire qui a suivi l'Atelier organisé par Le Contrepied explique combien il a apprécié d'y trouver, ou retrouver, le nom des choses telles qu'elles sont dans la réalité de son expérience professionnelle :

(5) Ce qui était intéressant, dans cet atelier [de désintoxication], c'était aussi ça : comment est-ce qu'on pouvait transformer [le langage] pour dire vraiment ce que c'est sur le terrain. [Kevin, interview face caméra, Vidéo : 41.04]

Théorisant le propos dans une perspective de lutte sociale, Franck Lepage développe l'idée selon laquelle les acteurs sociaux doivent renouer avec des mots qui correspondent à la réalité vécue de leur expérience, puis imposer ces mots à leurs interlocuteurs comme étant les seuls mots sur la base desquels ces acteurs acceptent de discuter :

(6) La principale bagarre sur le langage, c'est de repenser nos métiers, et c'est de redéfinir nous-mêmes nos métiers et de dire : non non non non non non, ça suffit, on va vous expliquer ce que c'est que notre métier, et puis on va vous dire sur quoi on veut être évalués, on va vous dire comment on veut que ça s'appelle. Et donc ça veut dire redéfinir nous-mêmes / remettre des mots sur ce que nous faisons dans nos métiers. Ça, à mon avis, c'est le plus important, et le plus urgent. [Franck, interview face caméra, Vidéo : 26.00]

De fait, lors des séances de l'atelier, les participants sont invités à repérer les énoncés aliénants jugés contre-intuitifs ou contrefactuels, et à (re)trouver les mots que ces participants estiment être en adéquation avec leurs intuitions et avec les faits vécus. L'atelier, comme instrument de critique sociale émancipatrice, vise en quelque sorte à aider les participants à (ré-)accoucher des mots de la « bonne langue », celle qui correspond à une expérience personnelle et directe du monde social.

La « bonne langue », dont l'existence est suggérée dans les énoncés que nous avons cités précédemment, ne dispose pas d'un nom qui soit formalisé comme tel dans le matériel étudié, contrairement à ce que nous observons pour la « langue de bois », dont le nom est même lexicalisé. Néanmoins, un peu d'attention permet de repérer la récurrence de l'expression « parler vrai » : celle-ci apparaît à 8 reprises dans le livret, comme ici à propos de la catégorie de l'« euphémisme », où la « langue de bois » adoucissante se voit opposer un « parler vrai » qui nomme la réalité de manière directe :

(7) En terme d'animation, on peut partir du parler vrai, c'est-à-dire proposer un fait social de manière crue et demander aux participant-es des mots pour le dire doucement. Ils peuvent d'ailleurs aussi en inventer. On peut aussi partir des euphémismes et essayer de nommer la réalité brutale ou déplaisante que l'euphémisme vient masquer ou atténuer. [Livret : 14]

L'expression « parler vrai » est donc manifestement celle qui cerne au plus près ce que serait une manière positive d'utiliser le langage, même s'il faut très certainement déléster ici « parler vrai » du poids de l'usage qu'en a fait le dirigeant socialiste Michel Rocard (*Parler vrai : textes politiques*, 1979), et qui, en France en tout cas, a marqué ce syntagme pendant un certain temps (Tournier, 1990).

L'idée qu'il faille opposer une « bonne langue » à une « mauvaise langue », un « parler vrai » à une « langue de bois », n'est pas sans conséquence, à la fois du point de vue politique (en termes d'exclusion/inclusion) et du point de vue des idéologies langagières (en termes de conceptions normatives de la langue et des discours). Les auteurs du livret pressentent d'ailleurs que leurs représentations linguistiques soulèvent quelques problèmes. En introduction de la première partie de l'Atelier, ils effectuent une mise en garde contre le simplisme qui pourrait résulter de la démarche qu'ils préconisent :

(8) Dès qu'un mot est proposé [par un participant, comme exemple de mot de la « langue de bois »], on peut aussi s'amuser à en trouver la traduction en « parler vrai ». Cet exercice, qui permet effectivement de conscientiser ce qui se joue dans l'évolution du langage, se prête par contre facilement au simplisme, au manichéisme, voire au complotisme. Il peut alors être nécessaire de se rappeler que les mots n'ont pas été remplacés un par un par un complot industrialo-politique, que les correspondances et les traductions trouvées sont peut-être exagérées. [Livret : 9-10]

De fait, la critique du langage proposée par Le Contrepied dans une perspective de transformation sociale apparaît comme sous-tendue par une conception orthonymique de la langue, comme nous le verrons plus loin. La représentation de la langue et des discours, fût-elle produite à des fins de critique sociale émancipatrice, s'avère ici marquée par une certaine normativité linguistique. L'idée même de « langue de bois », sans doute, s'articule à cette « farouche certitude » qu'évoque ici Patrick Sériot (1989 : 64) : « Même quand des linguistes expriment leur scepticisme quant à leur possibilité d'une description de la langue de bois, il reste une farouche certitude : celle d'un "parler vrai". »

4.3. La « bonne langue » comme instrument du débat contradictoire : rendre possible la conflictualité

En analysant le corpus, nous pouvons dégager une seconde propriété, toujours en creux, de ce que serait la « bonne langue ». Cette propriété, c'est la capacité à dire le conflit, à exprimer le désaccord, à apporter la contradiction. L'animatrice Sylvie dénonce le fait que la totalité du lexique disponible dans l'espace discursif contemporain tend à présenter sous un jour favorable une option politique ou idéologique plutôt qu'une autre. Elle regrette ainsi :

(9) On n'a plus de mots négatifs pour penser le capitalisme. Tous les mots deviennent / sont positivés. Et donc du coup on peut pas se battre - si c'est des mots positifs... ! [Sylvie, interview face caméra, Vidéo : 14.53]

Dans le passage du film qui suit immédiatement, un autre animateur, Franck, illustre la position de Sylvie :

(10) C'est bien pour ça que la « soumission » s'appelle du « lien social », du « vivre ensemble », enfin toutes ces idioties. Si vous ne pouvez plus dire « un exploiteur », il n'y a plus d'exploitation. C'est tout. C'est aussi simple que ça. Il suffit d'enlever le mot, et l'exploitation vous ne pouvez plus la penser [Franck, interview face caméra, Vidéo : 15.04]

Empêcher de penser : telle est bien la caractéristique centrale de la « langue de bois » telle qu'elle est critiquée dans l'Atelier. Empêcher de penser par soi-même, comme on l'a vu plus haut. Mais aussi empêcher de penser contradictoirement, comme on le voit ici. Une « mauvaise langue » serait celle qui interdit de se représenter le conflit. Une « bonne langue » serait celle qui permet d'exprimer la conflictualité.

L'animateur Franck développe son point de vue en invoquant George Orwell et son célèbre roman *1984* :

(11) George Orwell, dans *1984*, a compris ça. Il comprend que quand on veut rendre un pays fasciste, ce n'est pas la peine d'avoir des armées avec des bruits de bottes. Il suffit de changer le langage, et d'éliminer tous les mots négatifs du vocabulaire. Vous vous rappelez, ceux qui ont lu *1984* : la fonction du héros : il épure le dictionnaire. Et donc il enlève tous les mots négatifs, et il les remplace par des mots positifs. Parce que quand vous n'avez plus que des mots positifs, vous ne pouvez plus penser les contradictions. Si vous ne pouvez plus penser les contradictions, on n'est plus en démocratie. La démocratie, c'est le travail des contradictions. [Franck, en animation d'atelier, Vidéo : 14.14]

Nous retrouvons ici une allusion à la « novlangue », langue imaginaire qui est souvent mobilisée dans certains discours militants, du côté de l'anarchisme libertaire et dans les mouvements anticapitalistes et altermondialistes, mais aussi dans différentes mouvances d'extrême droite.

Nous avons à présent observé qu'une « bonne langue » correspondait à des modes d'expression permettant à la fois une conformité à l'expérience vécue (« parler vrai ») et un échange contradictoire. Ces constats étant faits, une interrogation subsiste : la « bonne langue » (du point de vue des militants) est-elle vraiment une langue qui permet de « penser les contradictions », ou est-elle plutôt une langue conforme au réel tel que le perçoivent ces militants (mais qui de leur point de vue est la seule conception acceptable) ? Cette question nous est suggérée par les positions des animateurs et des participants, qui semblent parfois être alimentées par une conception orthonymique de la langue.

4.4. La « bonne langue » comme langue conforme : la critique militante au risque de l'orthonymie

Les conceptions sous-jacentes de la langue et des discours portées par l'« Atelier de désintoxication de la langue de bois » interrogent. En effet, la valorisation de pratiques discursives supposément positives prend souvent la forme, dans le livret comme dans le film, d'une opposition entre « mots toxiques » (les mots de la « langue de bois ») et « mots justes » (les mots du « parler vrai »), dans un clivage que nous devons questionner quant aux représentations linguistiques qu'il exprime.

Un tel clivage est particulièrement mis en relief dans le jeu intitulé « On ne dit plus, on dit », dont la consigne est ainsi introduite et exemplifiée :

(12) L'idée : lister tous les mots qui nous énervent et essayer de retrouver le mot qui était utilisé avant pour nommer la même chose. Ou se demander le mot qui serait le plus approprié, en parler vrai. Ce serait plutôt alors « On dit... » et « On ferait mieux de dire... ».

Exemple :

On ne dit plus...	On dit...
Capitalisme	Développement durable
Les pauvres	Les publics
Suppression de droits	Réforme
Chômeur	Demandeur d'emploi
Corvéable à merci	Flexible
Profits	Croissance
[...]	[...]

Ce jeu est un truc fourre-tout puisqu'il peut intégrer tous les exercices de version possibles (c'est-à-dire tous les jeux qui consistent à traduire de la langue de bois en *parler vrai*), dont certains présentés dans ce livret. Ce jeu, très drôle, sert en plus de bases à de nombreux prolongements possibles. Car nous venons de fabriquer un dictionnaire de synonymes, il n'y a plus qu'à s'en servir pour traduire des articles de journaux, des projets associatifs, des plaquettes de présentation de colloques, etc. [Livret : 25]

Comme les consignes ci-dessus l'expliquent, le jeu « On ne dit plus, on dit » est central dans les différentes activités proposées dans l'Atelier, car il permet d'élaborer une sorte de « dictionnaire » ré-utilisable pour d'autres exercices. L'exercice « Ressusciter des mots bannis » est par exemple de ceux-là :

(13) On peut aussi s'amuser à traduire des pubs, des slogans, en parler vrai, en en donnant le sens réel, quitte à utiliser des mots interdits. [Livret : 27]

D'autres passages encore illustrent cette opposition entre « mots du parler vrai » et « mots de la langue de bois » pour supposément « nommer la même chose ». Dans l'introduction à la partie 2 de l'Atelier (celle qui est consacrée aux jeux et exercices), il est expliqué l'esprit général de ce moment de l'animation :

(14) Bref, il s'agit moins ici d'une recette d'atelier que de présenter une série de propositions ludiques qui permettent de s'exercer à la version (traduction de la langue de bois en parler vrai) ou au thème (l'inverse) de la langue de bois. [Livret : 21]

Dans la partie 1 de l'Atelier (« Récolter les perles de la langue de bois »), qui procède par formes et procédés, différentes rubriques reposent sur une opposition entre terme inapproprié au réel et terme approprié au réel. C'est le cas par exemple de la rubrique « Les technicisateurs », qui oppose deux façons de nommer une « même » réalité, à travers la structure type « *autonyme* pour *autonyme* » :

(15) • **ambassadeur de tri** pour distributeur de sacs poubelles

• **valorisateur de déchets** pour un travail à la chaîne sur des déchets

• **hôte-sse de caisse** pour caissier-e

• **opérateur-ice** pour ouvrier-e [Livret : 19]

L'analogie avec la traduction, qui revient à plusieurs reprises dans le matériel étudié, outre qu'elle accrédite l'idée que la « langue de bois » est bien une *langue*, suggère l'existence d'une correspondance terme à terme entre éléments de deux codes distincts : elle pose « plusieurs langues en concurrence, [...] celles des dominants et des dominés » (Tournier, 1986 : 192). Ainsi que nous l'avons déjà observé ailleurs à propos des discours profanes sur l'euphémisme (Krieg-Planque, 2004), la réflexivité langagière est ici, pour les locuteurs, un moyen d'exprimer un point de vue sur le monde tout en le présentant comme une réalité objective. De même que le jugement d'euphémisation est une occasion d'indiquer le « vrai nom » d'une réalité que l'Autre nommait imparfaitement⁸, l'« Atelier de désintoxication de la langue de bois » se présente comme un instrument qui permet de restaurer le lexique du « parler vrai », qui nomme bien, contre le lexique de la « langue de bois », qui nomme mal.

Dès lors, si nous nous interrogeons sur le type de représentation langagière qui nourrit la linguistique populaire exprimée ici, nous pouvons considérer qu'il s'agit d'une conception orthonymique de la langue. Suivant cette conception, les « choses » et les « idées » portent un nom qui est rigoureusement approprié à leur ontologie : « jeunes exploités », « ouvrier », « capitalisme », etc., sont les dénominations qui conviennent strictement aux trois réalités ainsi nommées. Ces mêmes ontologies ne sauraient recevoir d'autres noms (« jeunes défavorisés », « opérateur », « développement durable », etc.) que par approximation ou par imposture, dans un mouvement de dénomination qui ne peut

8. Exemple : « La loi du marché, euphémisme pour désigner celle du profit, s'imposerait à tous parce qu'elle serait naturelle » (document de l'association Attac France, cité dans Krieg-Planque, 2004 : 75).

être que maladroit ou fallacieux. L'imaginaire linguistique qui est mobilisé ici évoque l'utopie d'une coïncidence parfaite, et, surtout, porteuse de vérité, entre les mots et les choses.

Bien entendu, nos remarques doivent tenir compte d'un effet de support : le principe même du support pédagogique, à travers le film et plus encore à travers le livret, produit un effet difficilement évitable inhérent à ce qu'on peut appeler la « protocolisation ». Le protocole (manuel, guide, boîte à outils, ...) par les exemples qu'il donne, tend à stabiliser les formulations retenues comme étant les « bonnes formulations ». Certes, vigilants sur ce point, les rédacteurs du livret invitent l'animateur à laisser les participants faire des propositions eux-mêmes, plutôt que de leur imposer les solutions toutes prêtes du livret. À propos du jeu « On ne dit plus, on dit », le livret précise ainsi :

(16) Utiliser le tableau d'exemples ci-dessus en atelier est souvent contre-productif : avec autant de réponses déjà trouvées, ce n'est pas simple de se mobiliser. Alors que la consigne suffit souvent à ce que les mots fument. [Livret : 25]

Les termes de la « bonne langue » ne sont donc pas à imposer d'emblée par l'animateur, mais à faire découvrir par les participants. Cependant, nous notons qu'il s'agit là d'encourager une démarche de pédagogie active, et nullement d'une nuance introduite dans l'idée selon laquelle il existerait des « bons mots » et des « mauvais mots ».

Les précautions prises par les rédacteurs du livret n'empêchent donc pas que les représentations linguistiques qui sont à l'œuvre dans l'Atelier reviennent à distinguer « langue de Soi » et « langue de l'Autre », pour reprendre les analyses de Patrick Sériot (1989 : 51). Le terme métalinguistique « langue de bois » apparaît alors dans toute sa valeur axiologique : il permet de renvoyer le discours de l'Autre à l'erreur ou au mensonge, et de s'arroger à soi-même la capacité à nommer adéquatement. L'approche scientifique nous invite à ne pas adopter cette posture axiologique, et à nous contenter d'observer la manière dont un locuteur donné pose la frontière entre « langue de Soi » et « langue de l'Autre ». Cette fois encore, Patrick Sériot nourrit notre réflexion :

Il ne sert à rien de repousser dans le discours de l'Autre, dans la « langue de bois », le fantasme de la maîtrise malhonnête de la langue au nom de la maîtrise honnête de la dite langue. Toute idéologie tend à dissimuler son rapport au réel en le prétendant universel, naturel et anhistorique. Loin des anathèmes sur le mensonge et la manipulation, il nous semble plus utile d'étudier le fonctionnement d'un discours dans une société donnée, en reconnaissant le caractère contingent et idéologiquement déterminé de la référence des mots. (Sériot, 1986 : 30)

5. Conclusion

Dans ce travail, nous sommes partie de l'idée que l'existence de quelque chose qui s'appellerait la « langue de bois » n'allait pas de soi. Cette dénaturalisation de la « langue de bois » nous a permis de faire émerger, dans les représentations linguistiques des locuteurs étudiés, un clivage entre une « mauvaise langue » (« langue de bois », « langue de l'Autre », toxique, aliénante, fondée sur des intentions manipulatrices) et une « bonne langue » (« parler vrai », « langue de Soi », juste, libératrice, fondée sur l'expérience personnelle du monde social). À travers notre analyse de l'« Atelier de désintoxication de la langue de bois », comme à travers les travaux que nous avons menés antérieurement sur d'autres répertoires d'action et instruments de la critique sociale, nous pensons avoir montré combien l'étude de la réflexivité langagière (en particulier telle qu'elle s'exprime dans des jugements et appréciations) apporte des éclairages sur les représentations ordinaires de la langue et des discours, et sur les idéologies langagières impliquées par ces représentations.

Au terme de notre étude de l'Atelier, il apparaît que la démarche du Pavé, puis du Contrepied, est porteuse d'un certain paradoxe. Alors même que les animateurs de la coopérative d'éducation populaire dénoncent les mots de la « mauvaise langue » de l'Autre, ils aboutissent à certains égards à l'établissement d'un « parler conforme ». Alors qu'ils travaillent à se libérer, ils produisent des instruments qui peuvent produire de l'enfermement. Alors qu'ils s'emploient à dénaturiser la langue et les discours (« décodage », « décryptage »...), ils tendent, adossés à une conception orthonymique de la langue, à renaturaliser le processus de dénomination. Pris dans une idéologie langagière qu'ils entretiennent sans s'en extraire totalement, ils entretiennent un paradoxe qui consiste, jusqu'à un certain point, à appliquer ce qu'ils dénoncent : la pratique de substitution mise en œuvre dans le jeu intitulé « On ne dit plus, on dit » n'est pas sans rappeler l'expurgation dont sont chargés les fonctionnaires du totalitarisme dans *1984* de George Orwell.

Néanmoins, il est clair que la normativité linguistique dans laquelle semblent se rejoindre l'une et l'autre pratiques n'est identique qu'en apparence. L'instrument imaginé dans la dystopie orwellienne pose un cadre oppressif auquel les habitants d'Océania ne peuvent pas se soustraire. De son côté, bien différemment, l'instrument de critique politique et sociale élaboré par les militants de la coopérative propose des alternatives langagières que les participants sont libres d'adopter ou non. Plus globalement, l'objectif de conscientisation du Contrepied, les rencontres interpersonnelles, les débats collectifs, les échanges multiples que crée l'Atelier comme situation sociale incarnée, et la nature même de l'activité de substitution dans un cadre ludique, inscrivent bien évidemment l'« Atelier de désintoxication de la langue de bois » dans un registre émancipateur.

Bibliographie

Corpus analysé

Les Fabulous Trobadors (2003), « Il nous ment », chanson de l'album *Duels de tchatche et autres trucs du folklore toulousain*, label Tôt ou Tard, Paris.

Lepage, Franck (2007), « Franck Lepage : la langue de bois décryptée avec humour ! », vidéo déposée sur YouTube le 3 juin 2010 par Ivan Gabriele, extrait de « Inculture(s) 1 », Le Pavé, 2007, disponible sur <https://www.youtube.com/watch?v=oNJo-E4MEk8>. [Page consultée le 5 juin 2018.]

Le Pavé (2007), « Inculture(s) 1 : La Culture. “L'éducation populaire, monsieur, ils n'en ont pas voulu” Une autre histoire de la culture », par Franck Lepage, durée 2h17'58". DVD en diffusion non-commerciale.

Le Contrepied (2014), « Texte de refondation », disponible sur <http://www.scoplepave.org> ou <http://www.lecontrepied.org/un-peu-d-histoire>. [Page consultée le 5 juin 2018.]

Le Contrepied (2016), *Animer un atelier de désintoxication de la langue de bois*, coffret comportant « Le livret d'animation de désintoxication de la langue de bois » (34 pages) et le DVD « Animer un atelier de désintoxication de la langue de bois » (01h02'35"), réalisation Aurélien Blondeau, Saint-Germain-sur-Ille. Coffret en diffusion non-commerciale.

Références citées

Brusadelli, Nicolas (2017), « Politiser sa trajectoire, démocratiser les savoirs : la fabrique des “conférenciers gesticulants” », *Agora débats/jeunesses*, vol. 76, p. 93-106.

Colombat, Bernard, Fournier, Jean-Marie et Puech, Christian (2010), *Histoire des idées sur le langage et les langues*, Paris, Klincksieck.

Costa, James (2017), « Faut-il se débarrasser des “idéologies linguistiques” ? » *Langage et Société*, n° 160-161, p. 111-127.

Fiala, Pierre, Pineira, Carmen et Sériot, Patrick (dir.) (1989), *Langues de bois ?*, numéro thématique de la revue *Mots : les langages du politique*, n° 21.

Krieg-Planque, Alice (2004), « Souligner l'euphémisme : opération savante ou acte d'engagement ? Analyse du “jugement d'euphémisation” dans le discours politique », *Semen : revue de sémio-linguistique des textes et discours*, n° 17, p. 59-79.

Krieg-Planque, Alice (2012a), « La “conférence gesticulée” comme théâtre politique et expérience personnelle : militantisme et travail de l'intime », *Itinéraires : littérature, textes, cultures*, vol. 2, p. 167-170.

- Krieg-Planque, Alice (2012b), « La “novlangue” : une langue imaginaire au service de la critique du “discours autre” », dans Sonia Branca-Rosoff, Claire Doquet, Julie Lefebvre, Évelyne Oppermann-Marsaux, Sabine Pétilion et Frédérique Sitri (dir.), *L'hétérogène à l'œuvre dans la langue et les discours : hommage à Jacqueline Authier-Revuz*, Limoges, Éditions Lambert-Lucas, p. 69-83.
- Krieg-Planque, Alice (2012c), « Dictionnaires, glossaires et lexiques militants : pratiques profanes de la critique du langage politique », dans Laurence Aubry et Béatrice Turpin (dir.), *Victor Klemperer : repenser le langage totalitaire*, Paris, CNRS Éditions, p. 299-313.
- Krieg-Planque, Alice (2014), « Des discours pour condamner un usage dévoyé du langage : une analyse des discours autour du prix “Orwell Novlang” des Big Brother Awards », communication présentée au *Congrès Mondial de Linguistique Française*, Berlin, 19-23 juillet 2014.
- Krieg-Planque, Alice (2015), « Construire et déconstruire l'autorité en discours : le figement discursif et sa subversion », *Mots : les langages du politique*, n° 107, p. 115-131.
- Krieg-Planque, Alice (2017), « Le livre politique comme espace d'expression d'un discours transgressif : prise de parole et *ethos* de rupture dans “Un ouvrier, c'est là pour fermer sa gueule !” de Philippe Poutou (2012) », communication présentée au colloque *L'ethos de rupture : de l'Antiquité à nos jours*, Créteil, 12-13 octobre 2017.
- Krieg-Planque, Alice (2018), « Langue de bois », *Publictionnaire : dictionnaire encyclopédique et critique des publics*, disponible sur <http://publictionnaire.huma-num.fr/notice/langue-de-bois/>. [Page consultée le 5 juin 2018.]
- Krieg-Planque, Alice (à paraître), « Comment un collectif militant d'éducation populaire évoque-t-il la “langue de bois” ? Des représentations sur la langue et sur la variation. », dans « L'image des langues. 20 ans après », *Cahiers de linguistique : revue de sociolinguistique et de sociologie de la langue française*.
- Lebon, Francis et de Lescure, Emmanuel (dir.) (2016), *L'éducation populaire au tournant du XXI^{ème} siècle*, Vulaines-sur-Seine, Éditions du Croquant.
- Matthey, Marinette (2011), « Idéologie langagière et idéologie tout court : l'exemple de *Sorbeval. Roman jurassien* de Virgile Rossel », dans Gilles Corminboeuf et Marie-José Béguelin, *Du système linguistique aux actions langagières. Mélanges en l'honneur d'Alain Berrendonner*, Louvain-la-Neuve, De Boeck-Duculot, p. 577-591.
- Mignon, Jean-Marie (2007), *Une histoire de l'éducation populaire*, Paris, La Découverte.
- Pêcheux, Michel (1977), *Remontons de Foucault à Spinoza*, dans textes choisis et présentés par Denise Maldidier, *L'inquiétude du discours*, Paris, Editions des Cendres, p. 245-260.
- Peeters, Bert (2013), « La langue de bois : un pèlerinage ethnolexicographique », dans Pierre Marilaud et Robert Gauthier (dir.), *La mauvaise parole. 33^{ème} colloque d'Albi, Langages et signification*, Albi/Toulouse, CALS-CPST, p. 196-210.

Savatovsky, Dan, 2011, « Le politiquement correct : un nominalisme paradoxal », dans Sonia Branca-Rosoff, Jean-Marie Fournier, Yana Grinshpum, Anne Régent-Susini (dir.), *Langue commune et changements de normes*, Paris, Honoré Champion, p. 93-109.

Sériot, Patrick (1986), « La langue de bois et son double : une analyse des analyses du discours politique soviétique », *Langage et société*, n° 35, p. 7-32.

Sériot, Patrick (1989), « Langue de bois, langue de l'autre et langue de soi : la quête du parler vrai en Europe socialiste dans les années 1980 », *Mots : les langages du politique*, n° 21, p. 50-66.

Tournier, Maurice (1986), « Critique de la critique : langue de bois et parler vrai », *Mots : ordinateurs, textes, sociétés*, n° 13, p. 191-194.

Tournier, Maurice (1990), « Le "Parler vrai", ou qu'est-ce qu'un néologisme », *Mots : les langages du politique*, n° 22, p. 97-101.